

ARGUS de la PRESSE

21 bd Montmartre-75002 PARIS

Tél.: 296.99.07

QUOTIDIEN DE PARIS

2 Rue Ancelle

92521 NEUILLY/SEINE CEDEX

5 JUIL 84

## La chronique

DE GONZAGUE SAINT-BRIS

### New York party

● En 1985 New York viendra à Paris. Ce sera durant sept jours l'événement de la Biennale de Paris à La Villette. La ville de New York sera dans la ville de Paris. En vérité, c'est une pièce de Pierre Bourgeade mise en scène par Alexis Tikovoï, l'animateur du « Titanic Theater » qui est chargée du miracle: l'amour entre les deux villes, le mélange vertical des eaux entre la Seine et la rivière Hudson. Chaque jour, pendant sept jours, dans sept décors différents fait par sept plasticiens différents, les costumes dessinés par sept couturiers différents, l'atmosphère offerte par sept faiseurs d'images différents feront le don de la vibration même de New York dans les murs de Paris. Et Lewis Furet composera sept fois la musique de ces sept jours, accompagnant les sept chapitres d'un livre publié par Pierre Bourgeade en 1979: « New York Party » (1).

« New York Party » c'est aussi ce qui se passe de l'autre côté, depuis que l'océan est devenu un étang. New York, qui vit debout sans dormir, a faim de fièvres pour tenir. Ses discothèques en sont les thermomètres lumineux, qu'il vente, qu'il neige, ou qu'il brûle au dehors. Nuitamment les habitants de la ville poursuivent dans la trépidation leurs délires. Certains vont même se réunir dans une église désaffectée pour danser sous des lasers verts, avec des visages pâles, piétinant des tombes de pierre. L'endroit s'appelle Limelight et il choque à juste titre les puritains qui voient smurfer les marchands du temple. On aime aussi se rendre à des heures malhonnêtes à Area, où des tableaux vivants derrière des vitrines hallucinent le spectateur par leur simplicité: un couple qui dort, un garagiste qui répare un moteur. Indifférents derrière la vitre, les acteurs ne regardent pas les danseurs. Car les plus fous sont au dehors, c'est eux qui sont à voir, saisis par la fièvre de la ville: « New York de boue, New York de fil de fer, de mort, quel ange portes-tu caché dans ta joue? », disait Federico Garcia Lorca, le poète aux yeux levés entre les hauts murs de Manhattan. Aujourd'hui est né un nouveau délire. La boîte a cette fois un nom français et elle s'appelle Visage. Le parti pris est esthétique dans cette grande surface des désirs, ce temple aux marbres roses où les silhouettes restent peintes à même les murs, où les cristaux sont de Lalique, où des statues aux poses langoureuses indiquent tout à la fois

la foule virtuelle des démarches du désir et l'isolement procuré par la religion muette de la musique. A l'entrée, non loin de la rivière, veillent les « body guards ». C'est un quartier « safe » dit-on, mais certains prennent peur entre la 11<sup>e</sup> et la 2<sup>e</sup> rue, à côté des syndicats du port, mais tout de même à quatre blocs de l'ancien 54 au charme maintenant fracassé. Visage, c'est 610 West et 56<sup>e</sup> un rêve des années 80. Avec autant de furie que de nostalgie. La furie c'est un singe qui patine sur une piste spéciale parmi les danseurs. La nostalgie ce sont les jeux aquatiques au-dessus du bassin, où l'on voit plonger tour à tour une Marie-Antoinette et une Mme de Pompadour. Ce club est un théâtre. Ce lieu est le contraire d'un rendez-vous. A New York la garde meurt, mais ne se rend pas. La nuit est courte comme le siècle. Déjà le jour approche avec sa cadence, lui aussi il danse. « New York mange les hommes, n'en laisse que la fibre, puis les tue », remarquait Paul Morand.

Mais ce n'est pas tout de mourir de plaisir, encore faut-il assumer l'accouchement du monde. Dans une autre église, San Clemente, cela vous est possible avec la Compagnie de Martha Clark et cette fois c'est un théâtre. Le spectacle est prodigieux. Il est issu d'un tableau de Hieronymus Bosch sur les débuts du monde. Adam et Eve, la pomme, la colère de Dieu, l'instinct du prédateur, les premiers gémissements de la souffrance du monde, la naissance de la folie, tout est admirablement dessiné par des corps qui bougent dans la tradition du Pilo-bolus et qui deviennent eau, barques, océans, inondations, arbres dans le vent, jeux du désir, formes originelles de tout. Pas une seule parole pendant tout le spectacle. Mais ces bruits du vent et de la tempête, de l'étreinte et de la douceur, tous les signes désordonnés de la solidarité de l'espèce. On est confondu par la maîtrise de cet art de la description des choses par des corps mouvants aux apparences si inhabituelles. Pour Noël, pour la naissance du Christ, en 1985 ce spectacle viendra enfin à Paris à l'Espace Cardin. Trois délires pour New York, la ville qui se vit comme le toit du monde. Mais attention, car, comme le notait justement Paul Claudel: « Ecrire sur New York, c'est comme photographier un enfant. Le temps d'un déclic, l'enfant a changé. »

G. S.-B.

(1) Gallimard.